

# La Matrone d'Éphèse

S'il est un conte usé, commun, et rebattu  
C'est celui qu'en ces Vers j'accorde à ma guise.  
Et pourquoi donc le choisis-tu ?  
Qui t'engage à cette entreprise ?  
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?  
Quelle grâce aura ta Matrone  
Au prix de celle de Pétrone ?  
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?  
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,  
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.  
Dans Éphèse, il fut autrefois  
Une Dame en sagesse et vertus sans égale,  
Et selon la commune voix  
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.  
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté :  
On l'allait voir par rareté :  
C'était l'honneur du sexe : heureuse sa patrie :  
Chaque Mère à sa Bru l'alléguait pour patron ;  
Chaque Époux la prônait à sa Femme chérie ;  
D'elle descendant ceux de la Prudoterie,  
Antique et célèbre maison.  
Son Mari l'aimait d'amour folle.  
Il mourut. De dire comment,  
Ce serait un détail frivole ;  
Il mourut, et son testament  
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,

Si les biens réparaient la perte d'un Mari  
Amoureux autant que chéri.  
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,  
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,  
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;  
Celle-ci faisait un vacarme,  
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;  
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs  
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,  
La douleur est toujours moins forte que la plainte,  
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.  
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,  
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets  
Pourraient pécher par leur excès :  
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.  
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté  
Que son Époux avait perdue,  
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté  
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.  
Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;  
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)  
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,  
Prête à mourir de compagnie.  
Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire en un mot,  
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
Et jusque à l'effet courageuse et hardie.  
L'Esclave avec la Dame avait été nourrie.  
Toutes deux s'entraimaient, et cette passion  
Était crue avec l'âge au cœur des deux femelles :

Le Monde entier à peine eût fourni deux modèles  
D'une telle inclination.

Comme l'Esclave avait plus de sens que la Dame,  
Elle laissa passer les premiers mouvements,  
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme  
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.

Aux consolations la Veuve inaccessible,  
S'appliquait seulement à tout moyen possible  
De suivre le Défunt aux noirs et tristes lieux :  
Le fer aurait été le plus court et le mieux,  
Mais la Dame voulait paître encore ses yeux  
Du trésor qu'enfermait la bière,  
Froide dépouille, et pourtant chère.

C'était là le seul aliment  
Qu'elle prît en ce monument.

La faim donc fut celle des portes  
Qu'entre d'autres de tant de sortes,  
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.

Un jour se passe, et deux sans autre nourriture  
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,  
Qu'un inutile et long murmure,  
Contre les Dieux, le sort, et toute la nature.  
Enfin sa douleur n'omit rien,

Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisait sa résidence  
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,  
Car il n'avait pour monument  
Que le dessous d'une potence.  
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.  
Un Soldat bien récompensé

Le gardait avec vigilance.  
Il était dit par Ordonnance  
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami  
L'enlevaient, le Soldat nonchalant, endormi,  
Remplirait aussi-tôt sa place.  
C'était trop de sévérité ;  
Mais la publique utilité  
Défendait que l'on fît au Garde aucune grâce.  
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau  
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.  
Curieux il y court, entend de loin la Dame  
Remplissant l'air de ses clamours.  
Il entre, est étonné, demande à cette femme,  
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,  
Pourquoi cette triste musique,  
Pourquoi cette maison noire et mélancolique ?  
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit  
Toutes ces demandes frivoles,  
Le mort pour elle y répondit ;  
Cet objet sans autres paroles  
Disait assez par quel malheur  
La Dame s'enterrait ainsi toute vivante.  
Nous avons fait serment, ajouta la Suivante,  
De nous laisser mourir de faim et de douleur.  
Encore que le Soldat fût mauvais Orateur,  
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.  
La Dame cette fois eut de l'attention ;  
Et déjà l'autre passion  
Se trouvait un peu ralentie.  
Le temps avait agi. Si la foi du serment,

Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,  
Voyez-moi manger seulement,  
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament  
Ne déplut pas aux deux femelles.  
Conclusion qu'il obtint d'elles  
Une permission d'apporter son souper ;  
Ce qu'il fit ; et l'Esclave eut le cœur fort tenté  
De renoncer dès lors à la cruelle envie  
De tenir au mort compagnie.  
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :  
Qu'importe à votre Époux que vous cessiez de vivre ?  
Croiez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,  
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?  
Non Madame, il voudraitachever sa carrière.  
La nôtre sera longue encor si nous voulons.  
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?  
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.  
On ne meurt que trop tôt ; qui nous presse ? attendons ;  
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.  
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?  
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?  
Tantôt en voyant les trésors  
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,  
Je disais, hélas ! c'est dommage,  
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.  
À ce discours flatteur la Dame s'éveilla.  
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira  
Deux traits de son carquois ; de l'un il entama  
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :  
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat  
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme  
Le Garde en fut épris : les pleurs et la pitié,  
Sorte d'amour ayant ses charmes,  
Tout y fit : une belle alors qu'elle est en larmes  
En est plus belle de moitié.  
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,  
Poison qui de l'amour est le premier degré ;  
La voilà qui trouve à son gré  
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,  
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet  
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.  
Il fait tant enfin qu'elle change ;  
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser :  
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;  
Je ne le trouve pas étrange :  
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari ;  
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.  
Pendant cet hyménée un voleur se hasarde  
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.  
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;  
Mais en vain, la chose était faite.  
Il revient au tombeau conter son embarras,  
Ne sachant où trouver retraite.  
L'Esclave alors lui dit le voyant éperdu :  
L'on vous a pris votre pendu ?  
Les Lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?  
Si Madame y consent j'y remédîrai bien.  
Mettions notre mort en la place,  
Les passants n'y connaîtront rien.

La Dame y consentit. Ô volages femelles !  
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,  
Il en est qui ne le sont pas.  
S'il en était d'assez fidèles,  
Elles auraient assez d'appas.  
Prudes vous vous devez défier de vos forces.  
Ne vous vantez de rien. Si votre intention  
Est de résister aux amorces,  
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution  
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.  
Et n'en déplaise au bon Pétrone,  
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux,  
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.  
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,  
Qu'au dessein de mourir mal conçû, mal formé ;  
Car de mettre au patibulaire,  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.  
Cela lui sauvait l'autre ; et tout considéré,  
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

Jean de La Fontaine (1621–1695)